

présomptions sur la fortune de mademoiselle Turpin étaient justes. La teneur de la reconnaissance et de la seconde lettre attestant que cette demoiselle était même dans une situation à prêter de l'argent aux gens dont elle avait été jadis la servante.

"Je reconnais avoir reçu de mademoiselle Turpin la somme de trois cents francs, que je m'engage à lui rendre le cinq avril mil huit cent cinquante.

"Paris, 4 janvier 1850.

"LAURE DE G..."

La lettre, signée du même nom et relative à ce billet, témoignait d'un fait grave et tout à fait décisif. A ce qu'il semble, mademoiselle Turpin pratiquait le chantage et l'usure dans des proportions peu communes. Ainsi du moins le pensait madame Laure de G..., puisqu'elle n'usait même pas d'un semblant de détour pour lui écrire :

Vos menaces de parler à mon mari m'affligent beaucoup, ma chère Turpin, et me sont incompréhensibles de votre part. Vous avez trop de bon sens pour ne pas comprendre que vous me feriez un tort irréparable, et cela sans profit pour vous. Rapportez-moi mon billet, je vous en donnerai un autre de trois cent cinquante payable le 5 du mois prochain. Je ne puis pas mieux parler. Au cas où cela ne vous suffirait pas, je vous nantirai d'assez de bijoux pour couvrir deux fois la somme. Mais pour l'amour de Dieu, ne prenez plus ces airs de croquemitaine, et ne menacez pas pour de pareilles misères. Vous n'avez pas oublié combien je vous affectionnais au temps où vous étiez femme de charge dans ma famille. Soyez sûre que je vous aime encore beaucoup.

10 avril 1850.

"LAURE DE G..."

(A Continuer.)

Nous avons le chagrin d'annoncer à nos lecteurs la mort de M. J. B. D. Dorion, le représentant d'Arthabaska.

QUEBEC:

SAMEDI, 3 NOVEMBRE 1866

Le secrétaire d'Etat, M. Seward, vient d'écrire une lettre à l'ambassadeur anglais à Washington, qui est de nature à causer ici quelques appréhensions.

M. Seward, dans cette lettre, conseille au gouvernement anglais, sur un ton très ferme, d'être clément envers les féniens inculpés; il affirme que le délit dont ils sont accusés est essentiellement politique; il espère que le gouvernement de Sa Majesté examinera toutes les procédures dans l'affaire Lynch et McMahon, condamnés à mort aux assises de Toronto, le tout eu égard au maintien des relations amicales entre les deux pays.

La plupart de nos journaux conservateurs n'attendent pas que le haut personnage qui représente l'Angleterre aux Etats-Unis ait parlé; non, ils s'élèvent, contre la lettre en question, parlent de dignité, de détermination à ne pas céder devant les prétendues menaces qui y sont faites. N'est ce pas qu'il est plaisant de les voir ainsi se constituer les organes du gouvernement

anglais? de voir M. Cauchon trouver que M. Seward n'a pas le langage d'un diplomate? Vraiment, nous aimerions à le voir remplir ce rôle, ne fût-ce qu'un quart d'heure, lui qui attire en quelque sorte toutes les brutalités.

Le langage du secrétaire d'Etat est celui qui convient à une démocratie, celui qui va au cœur et à l'esprit de tous. Et pour quoi, nous vous le demandons, en emploierait-il un autre, plein de raffinement de style et d'entortillages d'où la pensée a peine à se dégager, dans un pays où les affaires se font pour et par le peuple? La vérité ne va plus toute une, soit! mais faut-il l'affubler encore d'un domino?

Les journaux conservateurs feront encore sur cette affaire beaucoup de bruit, jusqu'à ce qu'il leur arrive de Washington ou d'ailleurs l'ordre de se taire.

Nous aimons à rappeler que *l'Union Nationale*, à l'occasion de la condamnation à mort portée contre le colonel Lynch, a parlé de clémence.

Quelques journaux expriment déjà le désir que les sentences de mort, qui viennent d'être prononcées à Toronto soient exécutées, pour l'exemple, disent-ils. Depuis quand la peine de mort a-t-elle intimidé les conspirateurs? L'histoire n'est-elle pas là pour attester que les gouvernements qui ont montré le plus de vigueur envers ceux qui en voulaient à leur existence, n'ont, en définitive, réussi qu'à faire des martyrs. Ces gens-là, patriotes et victimes, ne peuvent, en dépit des lois, rentrer dans la catégorie des criminels ordinaires; et des milliers d'adhérents leur feront toujours une apothéose d'où l'historien le plus impartial ne peut complètement les débusquer.

Il est, selon nous, d'une bonne politique pour un gouvernement surtout de ne pas faire de martyrs. Nous nous inscrivons donc, avec *l'Union Nationale*, pour la clémence.

Les nouvelles apportées par le vapeur *Moravian* ne parlent pas de l'état précaire de la santé de l'empereur des Français. Le correspondant si bien renseigné du *Courrier des Etats-Unis*, M. G. Gardet, nous dit, à la date du 12 courant, que pendant que les spéculateurs à la Bourse croyaient l'empereur alié, ce dernier visitait l'escadre cuirassée rangée devant Biarritz, et qu'il faisait, avec l'impératrice, des excursions à Saint-Jean de Luz, à Bayonne et ailleurs.

Comment cette nouvelle et celle de sa mort qui a mis la presse montréalaise en émoi; nous sont-elles parvenues? Par le cable transatlantique évidemment. Le *Courrier du Canada* a pourrissant bien assez de griefs contre ce pauvre cable; et faut-il lui faire ajouter encore celui de faire mourir ou ressusciter des empereurs?

Les canadiens-français qui résident à New-York doivent, eux aussi, contribuer au soulagement des misères que la grande catastrophe du 14 Octobre a faites parmi nous. Ils ont formé un comité, pour obtenir des souscriptions, qui se compose d'

la plupart de ceux qu'on est accoutumé à voir dans toutes les circonstances où il s'agit d'affirmer et de faire respecter notre nationalité aux Etats-Unis. L'organisation d'une Société St. Jean Baptiste atteste tous les efforts qui ont été faits par eux pour perpétuer, sur cette terre étrangère, nos traditions nationales.

Ce comité compte parmi ses membres M. M. Batchelor, Cloutier, Fontaine, Mousette-et-Thompson. Notons que quelques-uns de ces messieurs, ont été, il n'y a pas longtemps, l'objet de violentes diatribes de la part de la presse conservatrice du Canada. L'acte de charité qu'ils accomplissent, est pour eux comme une vengeance providentielle qui vient à point. Les milliers de canadiens-français disséminés sur le vaste territoire des Etats-Unis, représentés par cette presse vénale comme des esclaves démoralisés, ne tarderont pas à exprimer, comme leurs compatriotes de New-York, les mêmes sympathies, et ils seront vengés par la charité.

Nous avons oublié de mentionner l'apparition à Sherbrooke d'un bon et beau journal, le *Pionnier*, qui sera publié dans les intérêts des Canadiens-Français des cantons de l'Est. La publication d'un pareil journal, naît d'un besoin vivement senti par nos compatriotes vivant dans ces localités, pressés qu'ils sont de toutes parts par l'élément anglo-saxon ou irlandais.

Quoique le *Pionnier* se dise conservateur, le ton conciliait des articles qui y ont paru jusqu'à ce jour, nous rassure quant à l'impartialité qu'il mettra dans l'examen des questions politiques à l'ordre du jour. Il est permis d'être conservateur à ce prix.

Nous sommes heureux de lui souhaiter une cordiale bienvenue.

UN CONTE.

Je disais, dans ce journal même, que Québec n'a jamais manqué de charlatans et d'imposteurs.

Ecoutez.

Il y a quelques mois, un individu débarquait d'une goélette sur laquelle il avait pris passage à je ne sais plus quel endroit, moyennant quelques piastres qu'il ne paya pas au patron, parait-il, parce que entre marins, vous savez, on se doit quelques égards.

C'était donc un marin? Plus que cela; c'était un Villard-Dieu, un de la Gravière, un conte, quoi! Il réussit à faire quelques accointances à Québec; il se présente au *Canadien* lequel publia un article traduit d'un journal d'Edinbourg sur la construction de vapeurs de première classe destinés au commerce brésilien. Tout compte fait (sans calembourg), il y avait dans la traduction 50 fautes de français. On jette le tout sur les épaules du traducteur, un Portugais. M. le Comte avait donc un secrétaire portugais? On n'a jamais pu savoir!

Ne perdons pas le Comte de vue. Il s'introduit dans la maison de braves gens du Bout de l'Isle, où il y avait une fillette naïve, et qui s'emut au récit extra-fabuleux de notre personnage. Il veut en faire